Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 13 (1905)

Heft: 50

Rubrik: Variétés

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉS.

Continuation de la crise doctrinale dans l'Eglise catholique-romaine en France.

Aux documents que nous avons publiés sur ce grave sujet dans les deux dernières livraisons de cette *Revue,* il importe d'ajouter les suivants:

— *Sur les Evangiles synoptiques.* Le « professeur de Grand Séminaire » qui a signalé des passages ajoutés plus tard et n'offrant pas de garanties historiques sérieuses, continue ses recherches dans un nouvel article intitulé : *L'idéalisation des Synoptiques.* Cet article, paru dans les « Annales de philosophie chrétienne » (janvier 1905, p. 377-389), n'est pas moins grave que le précédent. En voici quelques passages :

P. 377-378 : « La conscience chrétienne a-t-elle *idéalisé* le germe historique des Synoptiques ? La puissance de la foi a-t-elle couvé et élaboré ce précieux levain et lui a-t-elle imprimé un développement extrinsèque bien qu'homogène ? Les faits se sont-ils, pour ainsi dire, transformés sous l'influence de l'esprit de vie ? L'idéalisation des Synoptiques est un de ces problèmes, qu'il ne nous est plus possible d'ignorer. La jeune école d'exégèse, qui reconnaît pour chefs H. J. Holtzmann et A. Jülicher, lui a accordé toute l'attention qu'il mérite, et si elle ne lui a pas encore donné de solution définitive, elle a su du moins le poser et le discuter d'une façon rigoureusement critique. M. Loisy n'a pas craint de se placer sur le même terrain. Peut-être n'a-t-il pas réussi à systématiser suffisamment ses idées. La pénombre qui les entoure n'a pas été sans susciter contre le sagace exégète des préventions et des soupçons. L'école de Strauss parlait de *mythes* et de *légendes* ; ces termes sont aujourd'hui démodés parce qu'ils ne répondent ni à la marche de l'histoire ni aux lois de la psychologie. La psychologie religieuse nous a ouvert de nouveaux horizons : la foi produit des phénomènes, que l'on ne peut ranger dans la catégorie des *mythes,* parce qu'ils surgissent des profondeurs mêmes de l'âme. Sous l'impulsion du sentiment religieux, l'âme s'épanouit dans des manifestations à la fois fécondes et anormales. La nouvelle école,

qui est plus sérieuse parce qu'elle s'inspire davantage de critique psychologique, a bien compris le rôle de la foi religieuse. La théorie de « l'idéalisation » est sortie tout entière d'une analyse psychologique et littéraire. Comment faut-il l'apprécier ? »

P. 379 : « Les Synoptiques, dans leur facture interne, sont des Documents, qui nous apprennent, non seulement ce que Jésus a été en lui-même, mais aussi ce qu'il a été pour la communauté chrétienne ; ils sont en partie *objectifs* et en partie *subjectifs :* en partie objectifs, parce qu'ils nous décrivent Jésus tel qu'il a été dans sa forme historique ; en partie subjectifs, parce qu'ils sont l'écho de la foi chrétienne ; en d'autres termes, les Synoptiques sont des documents à la fois *historiques* et *psychologiques*, ils nous révèlent tout ensemble un *état de choses* et un *état d'âme*, des *faits réels* et des *aspirations de conscience*. Ils ont à la base des matériaux historiques, mais ces matériaux historiques ont été transformés par l'action de la foi religieuse ; l'esprit a animé la matière. Qui oserait contester que la personne historique de Jésus n'ait pris une forme toute particulière dans la conscience chrétienne ? Notre conscience reçoit les impressions des choses, mais en les modifiant, en les adaptant à ses formes propres. La vie de Jésus avait vivement impressionné la conscience des premiers disciples, des premiers chrétiens. Lorsque le moment d'écrire cette vie fut venu, il se fit forcément un mélange de réalité objective et de modalités subjectives. Jésus fut raconté non seulement tel qu'il avait été en lui-même, mais aussi tel qu'il paraissait à la conscience chretienne. Une fois de plus la foi imposa ses exigences à l'histoire. »

P. 382-383 : « On se figure très volontiers que les Sémites écrivent l'histoire comme nous. Rien de plus faux. La pensée sémitique a une extraordinaire puissance de diffusion et de rayonnement. L'esprit de ces peuples amplifie tout ce qu'il touche ; étant réfractaire à la rigueur scientifique, et, d'autre part, dominé par l'élan poétique, il ne peut se résigner à s'enfermer dans le cadre des matériaux historiques. Chaque écrivain se croit en droit d'ajouter ses réflexions et de faire son petit commentaire. Natures enthousiastes et poétiques, les Sémites tombent facilement dans l'exagération, ils savent orner et broder avec un art remarquable ; d'un grain de poussière ils font un bloc erratique. De ce penchant au grossissement, à l'exagération, on a un indice manifeste dans la réflexion qui clôture le quatrième Evangile, Jean, XXI, 25. Le Prologue de Luc, I, 1-4, est aussi à sa façon un trait de lumière, un signe révélateur. Or il est presque certain que les rédacteurs de la Synopse étaient des Sémites. » — « Ne soyons pas étonnés que les rédacteurs de la Synopse aient développé, eux aussi, le noyau primitif : *logia de Jésus*, *Urmarkus*, ou *courts mémoires*. Ils ne

faisaient qu'obéir à leurs penchants naturels, et l'on sait par ailleurs que l'action inspiratrice du Saint-Esprit ne change pas le caractère de l'écrivain. » — « C'est dire par conséquent qu'ils ont autant visé à *édifier* qu'à *raconter*, à *diriger* qu'à *instruire*. Leurs écrits sont donc autant des livres de parénèse, des traités d'exhortation morale que des dissertations historiques. Sans doute ils racontent la vie de Jésus, mais ils la racontent à peu près de la même façon que nos hagiographes modernes racontent la vie des saints. La vie de Jésus est dans la pensée des narrateurs synoptiques un motif d'édification, de direction spirituelle ; elle est comme un centre autour duquel gravite une masse de réflexions morales, de considérations mystiques. Les auteurs des Synoptiques ne sont pas de simples rapporteurs, comme on le croit communément parmi nous ; ils sont aussi, dans une mesure plus ou moins large, des commentateurs ; ils ne se bornent pas à décrire le Jésus historique ; ils consignent aussi dans leurs Relations les impressions, les suggestions que Jésus avait suscitées dans leur âme profondément religieuse, et qu'ils estimèrent propres à édifier les communautés chrétiennes. Supprimez ce facteur catéchétique, et vous serez dans l'impossibilité d'expliquer *critiquement* les divergences doctrinales que présentent les trois Synoptiques. Les vieilles solutions : « combler les lacunes, compléter les omissions, etc. » sont des positions qui ne résistent pas au premier choc de la critique. On ne fera jamais croire à un esprit sérieux que c'est uniquement pour compléter Marc que Mathieu et Luc ont fait des additions d'une importance significative. On s'explique au contraire facilement ces additions, si l'on y voit de courtes catéchèses des rédacteurs eux-mêmes. Ils se sont proposé d'édifier et pour cela ils ont prêché. »

P. 383-34 : « La matière synoptique se décompose en trois éléments : les *Récits*, les *Paraboles*, les *Discours*. La critique arrive aisément à montrer que l'*idéalisation* a pénétré chacun de ces trois éléments. »

Suivent des exemples. Enfin l'auteur termine ainsi (p. 388-389) : « Quels seront donc les résultats d'un examen analytique entrepris sur les Synoptiques ? Les personnes de *peu de foi*, Matth. VIII, 26, se le demandent avec anxiété. Ils craignent que le sort de la foi ne soit lié à ces minutieuses recherches. Louables scrupules, mais faux scrupules. Quant aux critiques, qui peinent assez souvent sur la dissection des textes, ils ne sont nullement troublés. Ces enquêtes ne les effraient pas. Ils savent en effet que leur travail n'est pas une œuvre de destruction mais de précision, et cette œuvre ne saurait être, en quoi que ce soit, préjudiciable au rôle du Saint-Esprit ni à la mission rédemptrice de Jésus. En quoi, par exemple, la divinité de Jésus-Christ pourrait-elle dépendre de l'authenticité de

tel ou tel texte? Les textes ne sont en définitive que des brindilles, livrées au travail de la critique. Ce qu'il faut voir au fond c'est l'esprit divin qui d'un bout à l'autre anime les Evangiles, les pénètre, les vivifie et en fait des livres tout à fait à part, incomparables. Ne soyons donc pas tentés de voir partout des dangers imaginaires. Travaillons tous consciencieusement, et lorsque le van de la critique aura séparé le grain de l'ivraie, l'œuvre de Dieu n'en apparaîtra que plus belle et plus majestueuse dans sa simplicité. »

Inutile de faire remarquer que l'inspiration biblique, *telle que l'Eglise romaine l'enseigne*, est inconciliable avec cette doctrine. La parole est à l'infaillible Pie X. *Vedremo.*

Ce n'est pas tout. Le même « Professeur de Grand Séminaire », dans le numéro de février de la même *Revue*, nie de nouveau l'historicité des récits de l'enfance, pour les deux raisons suivantes: « La critique interne porte à les regarder comme des additions postérieures; et l'Evangile de Marc, le plus ancien des Evangiles canoniques, ne les contient pas » (p. 534).

En outre, le directeur des *Annales*, M. Ch. Denis, expliquant au jésuite Fontaine « pourquoi le mouvement biblico-critique ne s'interrompt pas », attaque ainsi les théologiens ultramontains hostiles à ce mouvement (février, p. 506): « Les hommes belliqueux, les inquisiteurs précipités, les théologiens qui estiment que tout est dit depuis S. Thomas et Suarez, ne peuvent que troubler la marche des esprits catholiques dans une voie où les principes traditionnels peuvent s'approprier les conclusions de la critique contemporaine. A l'heure où l'Eglise a perdu dans les pays de langue latine son prestige et son autorité scientifiques, peut-on raisonnablement incriminer ceux qui réagissent de toutes leurs forces contre un si pitoyable abaissement de l'idée chrétienne? Je puis affirmer qu'il y a là une question de l'amour-propre très personnel, très chatouilleux pour beaucoup de prêtres et de laïcs. Outre que le P. Fontaine méconnaît la délicatesse toute chrétienne de ce cas de conscience, il aggrave sa faute en jetant l'opprobre et le mépris sur les catholiques qui ont le mérite d'y céder. » — Puis, expliquant et défendant la méthode exégétique qu'il appelle « interne, littéraire et littérale », il dit: « En ce qui concerne les Synoptiques, cette critique littérale et comparative est d'une importance capitale. Elle détermine ce qui échappe à une exposition purement historique du genre de la *Vie de Jésus-Christ* de M. Fouard. Elle montre des *intentions rédactionnelles*, des influences *traditionnelles* et *intermédiaires* entre la parole orale du Christ et ceux qui les premiers ont essayé de l'écrire pour des motifs apologétiques, elle montre des développements personnels à chaque évangéliste. En fait Jésus n'a prononcé qu'une parole et les évangélistes, en une

foule d'endroits, lui en attribuent qui ne sont ni identiques, ni coactuelles, ni même imbues de la même doctrine. On voit comment toute conception rigide comme la théologie métaphysique de l'Ecole devient insuffisante dans l'étude littérale des évangiles. Naguère on lisait l'Ecriture comme un document dont la composition interne, en tout mystérieuse, ne pouvait et ne devait subir aucun examen. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, parce que l'histoire et la philologie, la psychologie et la connaissance des lois de l'action humaine envahissent spontanément le domaine sacré. Si les catholiques ne font pas œuvre de critique pour eux-mêmes, les ennemis de l'Eglise la feront contre eux. Et voilà pourquoi toute entrave portée à ce mouvement contre les prêtres exégètes est, à mon sens, une faute très grave. Ne vaut-il pas mieux voir parmi nous quelques-uns trébucher et écrire quelques erreurs que d'avoir contre nous tous les savants comme en France? Crise affreuse et ruineuse dont on a des échos partout! Gaston Paris disait confidentiellement à un ami: « Né catholique, je ne le suis plus, parce que l'Eglise continue d'enseigner des fables et que la plupart de ses chefs ne s'en doutent même pas. » Nous verrons quand le rationalisme français aura fait le tour des peuples latins et qu'il sera descendu jusque dans la chaire des instituteurs primaires, ce qui restera d'un catholicisme privé de son prestige scientifique! Nous devions d'autant plus tenir à ce prestige que c'est le seul, après celui de nos vertus sociales, qu'on ne peut ravir » (p. 513-514).

— *Encore l'inspiration biblique et la critique.* Le P. François de Hummelauer a publié, en 1904, les trois principes suivants, dans le but de résoudre beaucoup de difficultés, soit historiques, soit critiques, élevées contre la Bible:

« 1. Il faut déterminer avec soin le *genre littéraire* des divers récits de l'A. T.; il y a en effet des genres littéraires différents, chez les Hébreux comme ailleurs; chaque genre a sa *vérité* propre, et c'est la seule qu'on doive y chercher; cette vérité *ne représente pas toujours la stricte vérité historique*, mais peut aussi rester beaucoup au-dessous. — 2. Il est nécessaire de déterminer plus précisément le *côté humain de l'inspiration;* cela comprend tout « ce que l'écrivain sacré apporte de son côté à l'inspiration », c'est-à-dire toute son individualité humaine, voire ses inperfections, l'erreur exceptée; dans les matières de science profane, il pense et parle comme ses contemporains, *ne dépasse pas leur niveau et ne voit rien au delà de leur horizon intellectuel.* — 3. « Les questions concernant les auteurs ou rédacteurs, la composition, la date d'origine, l'histoire des livres inspirés, en un mot les questions de la haute critique, sont, de leur nature et sous certaines réserves, non des questions théologiques, mais *des questions de science profane.* »

Les développements de ces trois principes sont très intéressants, et je regrette de ne pouvoir les donner ici. Le Père Joseph Brucker, jésuite, en combat plusieurs, qu'il trouve très compromettants, pour ne rien dire de plus. Voici ses propres expressions (*Etudes*, 20 janvier 1905, p. 265-266) :

« Le P. de H. *ne regarde donc pas comme impossible* que les historiens inspirés aient avancé, sur la foi de leurs sources, quelques *erreurs* historiques, en matière indifférente au salut... Le second principe du P. de H. et surtout les théories qu'il y rattache, sont donc *trop aventurés* pour servir de direction à l'exégèse. Le troisième ne vaut pas mieux et je dois même dire qu'il me paraît *franchement erroné*. Si les questions de la haute critique en général et la question des auteurs des livres inspirés en particulier, ne sont pas des questions historiques, c'est-à-dire sont étrangères à la révélation, indifférentes pour le dogme, l'Eglise n'a ni le droit ni le pouvoir de les trancher en vertu de son infaillibilité. Or, pour plusieurs, elle [1]) s'est pratiquement attribué ce droit et ce pouvoir. . . . Je ne conçois pas que le P. de H. ne l'ait pas vu. Il affirme (sa hardiesse d'affirmation est presque *déconcertante*) que son troisième principe est *la doctrine unanime de l'antiquité chrétienne*. La vérité est que *pas un seul des anciens Pères ou docteurs* n'a dit que la question des auteurs des saints Livres, en général, était indifférente pour la foi . . . » — Ce qui est encore plus *déconcertant*, c'est le désaccord des deux bons Pères.

M. le professeur Venard, au contraire, se prononce dans un sens favorable au P. Hummelauer. Au sujet de l'ouvrage de ce dernier *(Exegetisches zur Inspirationsfrage)*, il s'exprime ainsi dans la « Revue du clergé français » (1er février 1905, p. 523-524) : « La formule (« il n'y a pas d'erreurs dans la Bible ») a besoin d'être comprise et interprétée, et c'est dans l'étude du côté humain de la Bible, du caractère littéraire des livres qui la composent qu'on cherche maintenant les fondements de cette interprétation. Dès lors l'étude des difficultés que soulève l'Ecriture est, en partie du moins, transportée du domaine de la théologie dans celui de la littérature générale. Les questions d'authenticité, d'attribution littéraire sont aussi de moins en moins considérées comme des questions théologiques. Cela ressort du livre du P. de Hummelauer dont la troisième partie n'est que le développement du principe suivant, nettement formulé : « Les questions relatives aux auteurs, aux rédacteurs, à la composition et à la date des livres inspirés, en un mot toutes les questions de *haute critique* sont, par elles-mêmes, et avec certaines restrictions, des questions qui relèvent de la science profane, nullement de la théologie. » C'est là, si l'on

[1]) Le P. Brucker veut dire *Rome* (qui n'est pas l'*Eglise*).

veut, un point de vue quelque peu nouveau dans l'exégèse catholique, mais pourquoi ce changement d'attitude ne serait-il pas légitime et fécond, s'il n'est que la conséquence immédiate de cette assertion de Léon XIII, que l'Ecriture parle aux hommes un langage humain?»

M. Venard, dans cette même Chronique biblique, parlant du volume de M. Lémann sur « la Vierge et l'Emmanuel » dit (p. 527-528) : « Pour lui, la prophétie de l'*Almah* est messianique au sens littéral, et le prodige donné comme signe à Achaz est précisément le miracle insigne d'une vierge concevant et enfantant. On peut douter que son interprétation paraisse entièrement satisfaisante à ceux de ses lecteurs qui s'intéressent au sens historique de ce passage célèbre. Les difficultés sont beaucoup moindres, et l'on comprend bien mieux la signification immédiate de la prophétie pour Achaz, si l'on admet que le passage n'est messianique, comme tant d'autres, qu'au sens spirituel. En tout cas, il faut reconnaître que le signe annoncé par Isaïe n'est probablement pas la naissance d'Emmanuel, mais la dévastation prochaine du royaume de Juda, ou, comme le pensent d'autres critiques, la délivrance qui suivra cette crise redoutable. Le P. Condamin dans son commentaire d'Isaïe qui vient de paraître et sur lequel je reviendrai dans une prochaine chronique, considère la prophétie comme une menace. Adoptant provisoirement, quoiqu'elle ne lui paraisse pas pleinement satisfaisante, une interprétation proposée par le P. Huyghe et le P. Durand, il pense que le v. 16 indique la proximité du châtiment et signifie que si la Vierge promise venait maintenant à concevoir et enfanter, Emmanuel, son fils, n'aurait pas atteint l'âge de discrétion que la menace serait accomplie et que la misère où le pays se trouvera réduit l'obligerait à se nourrir de lait et de miel sauvage. Conformément à cette interprétation, il traduit ainsi les vv. 14-16 : « C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Que la Vierge conçoive et enfante un fils, qu'elle l'appelle Emmanuel ; il se nourrira de lait et de miel au temps où il saura rejeter le mal et choisir le bien. Car, avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, la terre pour laquelle tu redoutes les deux rois sera dévastée. »

A noter aussi un aveu du P. Lemonnyer sur les Epîtres de St. Paul : « Le R. P. insiste beaucoup sur la distinction qu'on doit établir entre ce que St. Paul appelle son évangile, et qui ne serait que la catéchèse apostolique élémentaire, et *la spéculation théologique qui remplit certaines épîtres.* Sur quoi M. Venard ajoute (p. 532) : « Il est très probable que l'évangile de St. Paul n'était pas une simple reproduction de la catéchèse primitive, mais avait dû subir l'influence des points de vue *particuliers à l'apôtre,* dont nous voyons le développement dans les épîtres. »

— *La notion de la foi.* Que la foi vivante soit une adhésion de l'*âme* au Christ et à ses enseignements, donc une adhésion de l'intelligence et de la volonté, cela est connu de tous les chrétiens. Mais, si quelques théologiens ont autrefois tenu dans l'ombre le rôle de la volonté pour mettre en plus grande lumière celui de l'intelligence, d'autres théologiens aujourd'hui semblent singulièrement amoindrir le rôle de l'intelligence pour se borner à peu près à celui de la volonté. Voici comment s'exprime M. Laberthonnière, dans son volume sur « Le réalisme chrétien et l'idéalisme grec » : « La connaissance que la foi comporte relève essentiellement *d'une expérience de vie et non d'une étude sur les faits et les documents* » (p. 149). Et encore : « Les témoignages que nous fournit l'histoire, tant que nous ne les considérons qu'en historiens et du dehors, sont *purement contradictoires et se détruisent* » (p. 133).

A quoi le P. H. Dutouquet réplique *(Etudes*, 20 janvier 1905, p. 271) : qu'il y a là « un scepticisme surprenant » ; que cette doctrine « est grave et sent bien le paradoxe » ; que, si la vérité du Christ « ne s'impose pas du dehors comme un absolu », le P. « avoue ne pas voir comment toute cette doctrine est conciliable avec le troisième canon sur la foi, du Concile du Vatican ». — Pauvres canons du Concile du Vatican !

— *Les dogmes et les formules dogmatiques.* En général, les théologiens papistes placent les formules dogmatiques romaines sur le même rang que les dogmes, et les dogmes sont, pour eux, tout ce que Rome définit. Aujourd'hui, plusieurs d'entre eux osent s'aventurer jusqu'à proclamer la relativité desdites formules ! Ils marchent sur les traces de Newman, qui a dit : « Les *dogmes catholiques* ne sont après tout que les *symboles* d'un fait divin, qui, loin d'être mesuré par ces propositions, ne serait pas épuisé, ne serait pas approfondi par un millier de propositions *nouvelles.* » Donc Rome peut faire à son gré des milliers de propositions nouvelles ! Aux naïfs qui objectent que c'est changer le dogme, ils répondent encore avec Newman : « Ici-bas, *vivre c'est changer*, et pour être parfait, il faut avoir changé souvent. » Sur quoi, M. le curé Dubois remarque *(Revue du clergé français*, 1er février 1905, p. 511-512) :

« Cette relativité des formules dogmatiques est plus frappante encore, si nous examinons les dogmes définis, non plus à l'aide de concepts abstraits, comme la Trinité ou la transsubstantiation, mais à l'aide d'une image ou d'un symbole matériel, empruntés à une science très élémentaire, comme ces formules du Symbole des Apôtres : *est descendu aux enfers, est monté aux cieux*, etc. Ces expressions sont évidemment relatives à une cosmologie qui n'est plus la nôtre. « Il n'est plus ni montée, ni descente dans l'espace infini, » dit quelque part M. Sabatier et nous ne situons

plus aussi sûrement que les anciens théologiens ni les enfers, ni le séjour des bienheureux. Est-ce à dire que nous nions le phénomène matériel de l'Ascension du Christ? Non, certes, mais ce fait même ne pouvait avoir, dans l'esprit du Christ, qu'une valeur symbolique en exprimant d'une manière sensible aux yeux des disciples la glorification de l'humanité du Messie et, en lui, de l'humanité tout entière qu'il avait rachetée et dont il est le « chef » mystique. Le symbole, approprié à l'intelligence des disciples, peut nous paraître caduc, par rapport à une science plus avancée, mais l'idée religieuse qu'il enveloppe a une valeur éternelle. La distinction est donc à faire entre l'idée permanente et l'image ou le symbole qui lui sert de véhicule. »

M. Dubois dit encore (p. 513) : « Il semble donc qu'une idée, un dogme, tout en restant les mêmes et en conservant le même sens, puissent revêtir une expression nouvelle et abandonner au torrent de l'évolution des concepts et des formules surannés, par un phénomène analogue à celui par lequel l'être vivant se débarrasse des matériaux vieillis et usés qui ont fait autrefois partie de son organisme. L'immobilité absolue, c'est la mort. « Une des causes de corruption pour une religion, dit Newman, c'est précisément de se refuser à suivre la marche d'une doctrine qui évolue et de se cramponner obstinément aux formes du passé. »

M. Dubois, qui enseigne que « les personnes divines ne sont qu'une des faces de l'Etre divin considéré dans sa fonction de relatif » (p. 501), veut bien faire encore les aveux suivants : que « les *conditions* exactes où s'exerce l'infaillibilité pontificale ne sont pas toujours faciles à déterminer » (p. 507) ! — que « les définitions dogmatiques dont le sens historiquement conditionné est nécessairement incomplet, peuvent être non seulement complétées par d'autres définitions, mais *revisées en elles-mêmes*, dans leur teneur primitive, pour être adaptées à des besoins nouveaux et aux progrès de la science et de la philosophie » ; — que « les formules dogmatiques (définitions du concile de Trente relatives à la transsubstantiation eucharistique, sess. XIII) sont évidemment empruntées à un système de philosophie particulier, le système scolastique » (p. 508). L'auteur, dans ces pages, recourt prudemment à la forme interrogatoire ; mais sa pensée est très claire : « Nous n'oserions, dit-il, taxer d'hérésie ou d'erreur cette manière d'entendre la relativité des formules dogmatiques » (p. 509). Certes il a raison. Mais cette façon d'avoir raison sape certainement la dogmatique romaine.

Dans les *Etudes* des PP. jésuites (5 janvier 1905), un « professeur d'exégèse », rendant compte du volume du P. Fontaine sur « les Infiltrations protestantes », s'exprime ainsi : « M. l'abbé Fon-

taine affirme que nous sommes en face d'un système d'erreurs qui fera la désolation et le grand péril de l'Eglise (*lire* romaine) pendant tout le vingtième siècle. Aussi s'efforce-t-il de lui barrer le passage . . . On avait trouvé ses premières prévisions exagérées et trop pessimistes, et cependant les faits sont là, évidents et indéniables, pour montrer *qu'elles ont été dépassées.* »

— *Glorification du chanoine gallican Bernier.* Nos lecteurs connaissent déjà le remarquable ouvrage de M. Houtin sur ce chanoine d'Angers (*Revue*, janvier 1902, p. 174-178, et octobre 1904, p. 650). Un critique des *Annales de philosophie chrétienne* (janvier 1905, p. 427-429), qui signe *Senior* et rend compte de ce volume, décrit ainsi le nouveau clergé français, ultramontanisé à la suite du concordat de 1801 : « Le nouveau clergé séculier qui devait la vie au régime impérial semblait ne plus songer qu'à abdiquer ses dernières prérogatives disciplinaires, liturgiques, voire même intellectuelles. Né de l'absolutisme, il pensait peut-être s'en affranchir en créant un absolutisme plus puissant encore. Le triomphe de Napoléon III fut le signal d'une recrudescence de ce mouvement d'abdication, sorte de complément moral de la nuit du 4 août. Le clergé français, après avoir baptisé les arbres de la liberté, renonçait décidément à toute liberté et à toute vie propre pour n'être plus qu'un clergé romain. On ne connaissait plus d'autres tribunaux ecclésiastiques que ceux de Rome. On ne pratiquait plus de liturgie que la liturgie romaine; le vieux propre de S. Sulpice est encore qualifié de gallican. On ne chante plus d'hymnes que celles du bréviaire romain. On doit recevoir toutes les légendes qui s'autorisent d'une origine ou d'une approbation romaines. On ne conçoit même plus de façon de penser dans les choses libres qui ne soient des façons de penser romaines. L'ancien clergé détruit, le nouveau se précipita sur les pas du clergé régulier. Le Père Lacordaire et dom Guéranger furent les grands ouvriers de ce mouvement essentiellement romantique et littéraire. Plus diserts que profonds, paroles éloquentes, verbes sonores, historiens sans critique, mais colorés et entraînants, ils imprimèrent au clergé une impulsion fatale qui le conduisit à l'abandon de toute individualité intellectuelle. La rhétorique triomphait de la critique. Gallican devenait une épithète de flétrissure : Gallicans les défenseurs du vieux droit canon, comme M. Icard, supérieur de St. Sulpice; gallicans les opposants à la poussée des dévotions nouvelles; gallicans les vieux tenants de la liturgie française; gallicans les critiques de la réintroduction des vieilles légendes apostolicistes; gallicans les prêtres qui doutaient de certaines révélations retentissantes; gallicans les partisans d'une histoire sincère et minutieuse; gallicans et jansénistes tous ceux qui n'acceptaient point

toute nouveauté dite surnaturelle, tous les miracles enfantins que Bossuet aurait désavoués. Le néo-ultramontanisme était un romantisme, et le romantisme triomphait. Bernier résista sur presque tous les points où l'amour de la fable et de la sonorité semblait entacher la religion de superstition . . . Disparition des cadres ecclésiastiques anciens, esprit de servage du clergé moderne, romantisme ultramontain des nouveaux et bruyants réguliers, voilà ce qui apparaît merveilleusement dans le cadre local de cette biographie documentée. Le livre mérite la peine d'être lu et je souhaiterais à maint contemporain le courage de le méditer. »

— *Les « inepties » d'un prélat romain.* Dans le même numéro des *Annales*, un autre critique, qui signe R. D., traite ainsi Mgr Delassus, prélat de la Maison de Sa Sainteté et directeur de la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai (p. 430-431) : « Mgr Delassus réunit en gros volumes une série d'articles qu'il a publiés dans sa *Semaine religieuse*. Le besoin de cette collection ne se faisait pas sentir et il est peu vraisemblable qu'elle éveille même l'attention, à moins que ce ne soit celle de gens désireux de s'égayer aux dépens de notre religion . . . Nous pensions que la mystification de Léo Taxil était encore trop récente et avait été trop cruelle pour permettre à un prêtre, fût-il Mgr Delassus, de répéter déjà de telles inepties. Mais il y a des gens incurables. Si l'auteur ne dit pas sa pensée sur Léo Taxil, du moins il cite volontiers ses dupes. La plus grande autorité historique qu'il connaisse est à leur niveau : c'est Crétineau-Joly. Sur cet écrivain repose, au total, tout l'ouvrage de Mgr Delassus. »

— *Attaque contre le parti ultramontain d'Allemagne.* Quelques lignes plus loin (p. 433-435), un autre critique des *Annales*, M. J. Bernard, loue le volume du professeur Ehrard sur « le Catholicisme et le XXe siècle » *(Der Katholizismus und das zwanzigste Jahrhundert)*, et cite les paroles élogieuses du professeur Eucken sur le même ouvrage. Puis il ajoute : « N'est-il pas vrai que si nous comparons ces paroles d'un philosophe rationaliste avec celles des critiques catholiques qui par les attaques incessantes ont rendu la situation du Dr Ehrard intolérable à Vienne et l'ont décidé à demander son transfert à Strasbourg, « nous pourrons à peine nous défendre d'un sentiment de honte » (Cf. *id.*, p. 312). « Cependant les paroles du Dr Ehrard et plus encore peut-être celles du philosophe Eucken, ne sont pas perdues ; des centaines d'âmes avides les recueilleront ; elles serviront à la grande œuvre pacifique et collective, catholique dans le sens plein du mot, de l'éducation des esprits. »

(A suivre.) E. MICHAUD.